

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 43

Artikel: Chasse moderne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204568>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chasse moderne. — Un chasseur qui a la vue très basse nous contait l'aventure que voici :

— J'étais dans un champ de pommes de terre, lorsque mon chien tombe en arrêt. A deux pas de lui, un lièvre, tranquillement assis. Je fais feu et je tue... mon chien.

— Diable ! Et le lièvre ?

— Le lièvre ? C'est lui qui m'a rapporté mon chien.

FERMIÈRE

DEPUIS quelque temps, il se passait quelque chose au collège de X. Madame Thiébaud, l'épicière du coin, mariait sa fille Agathe. Assise derrière la banque rouge de son magasin, elle avait vu toutes les commères défilier chez elle pour la complimenter. Car Agathe faisait un beau mariage, un mariage d'argent.

Depuis trois ans en place à Lausanne, agile et remuante, elle avait su, malgré sa petite taille et sa langue pointue, rester où elle était. Ne sachant rien faire à son arrivée, elle avait appris à singer les toilettes des filles de madame et doublait maintenant ses robes de froufrou. Sa démarche rapide lui avait tôt valu le nom de zèbre que lui décochait M. Louis, le fils de la maison. A mesure qu'elle devenait un peu plus indispensable à ses maîtres, elle élevait le ton de ses réponses et affichait des petites prétentions. Il lui fallait autant de peignes pour tenir son chignon pointu qu'à Mlle Henriette et des dentelles à sa blouse comme à celles de Mlle Laurence. Enfin elle comptait bien, comme elles, se marier d'amour ou devenir une dame sur ses vieux jours.

Ce n'étaient certes pas les occasions qui lui avaient manqué de s'établir. Son premier amoureux, Jean, le garçon boucher, avait une raie bien faite et des cheveux frisés. Elle l'avait accueilli à ses débuts en ville. Mais la marche ascendante des gages d'Agathe avait précipité le déclin de ses premiers amours. Il buvait ; elle cessa d'abord de l'appeler « mon Jean », trouvant cela trop villageois. Puis elle le planta là, le voyant incapable de renoncer au vin. C'était Agathe ou la bouteille.

Alfred, qui avait pris la place vide, était joli garçon. Il lui avait plu malgré sa confession (il était protestant) et l'opposition de la mère Thiébaud. Il n'avait pas de position. Jardinier de son état, il aurait voulu entrer au service des serres communales. Puis l'uniforme de facteur l'en détourna. Il se fit aspirant postai. Surtout il savait causer et la bonne langue d'Agathe s'accommodait de ce défaut. Enfin elle pourrait

Il s'agissait d'aller au bois de là-haut, à la Pacotière, scier trois gros sapins, les ébrancher et les chabler pour en faire des planches. C'était par un beau matin de juin. On fut levé de bonne heure, moi, mon Louis, qui avait alors dix-sept ans, — et notre domestique, un nommé Hanz, sorte de mal appris, qui, pendant les trois mois que je l'ai eu et qu'il m'a fait endéver, m'a bu le sang. Il avait, tous les défauts et, je crois bien, un avec. Il était surtout buveur et menteur. Outre cela, il était toujours si sale, que ma femme me disait un jour qu'elle ne le trouvait un peu lavé que lorsque le vent lui avait chassé la pluie dans la figure. Malgré ça, je crois qu'il aurait plu trois mois de suite, avec des coups de vaudaire ou de bornan, qu'il n'aurait jamais été propre. Oh ! pour ce godelureau, quand le boulanger du coin voudra faire une fournée de canailles, il faudra qu'il le prenne pour levain. Je ne vous dis que ça, moi !

Or donc, vers quatre heures du matin, on fut en route avec la jument et le petit char, muni de tout le tremblement des outils, sans oublier la barille et le bissac pour les dix-heures. Une bonne morse dans les bois ! il n'y a rien de tel.

Aux premiers chants du coucou, — qui, caché dans la feuillée, vous souhaitait le bonjour, — on fut au haut de la montée. Le lac et les montagnes saluaient le soleil. Les prés se réveillaient en offrant leur miel et leur bonne odeur. Les abeilles couraient à l'ouvrage. Au haut des sapins, les merles tout

commander chez elle ; il la laisserait faire. Elle aurait son jardin rempli de tournesols énormes, de bourrache et de bonhomme odorant. Elle irait au marché vendre ses légumes, et ses instincts de femme bavarde et dominatrice trouvaient leur compte dans cette union.

Le mariage des demoiselles de la maison avait cependant diminué cette ardeur. Enfin la mère Thiébaud lui mit un éteignoir.

Elle lui apporta, un jour, une nouvelle demande, venant de son village. C'était un riche parti. Placide, le prétendant, avait des vaches, une ferme, une basse-cour et un jardin. Il était catholique. Quoique moins bien qu'Alfred, il se présentait au moment psychologique. Un peu décrié dans son village, où on le trouvait balourd, il ne brillait pas précisément par les qualités de sa personne. Agathe aurait à faire le sacrifice du vernis pris à Lausanne. A quoi lui serviraient les cours de cuisine qu'elle avait pris ? Qui lui ferait ses robes ?

Mais la mère Thiébaud l'arrêta court. Tu seras fermière, Agathe. Le samedi, sur ton char à bancs, tu iras à la ville porter à tes anciens maîtres tes pots de raisiné et on t'appellera madame. On viendra de bien loin t'acheter tes beaux œufs et tu auras des poules et un jardin. Par le temps qui court ce n'est pas tant de trop. Regarde les filles du village. La Louise à Henri s'en va en journée. Julie a une belle marmaille à soigner et peu d'argent dans sa poche. Au lieu d'aller glaner, tu auras de beaux sacs de farine. Tu feras chaque hiver boucherie et fumeras tes jambons. Personne n'aura de plus belles noix, ni de meilleure huile. A l'église, la meilleure place ; à la maison, partout l'aisance, et un mari qui ne laissera tout faire à ta guise ; voilà ce que Placide t'offre...

Et voilà pourquoi Agathe devint fermière.

D.

A MON FUTUR GENDRE

JE donne à ma fille cent mille francs de dot, disait un père.

Naturellement les galants affluaient.

Lorsque la fille eut fait son choix, ratifié par le père, celui-ci remit à son futur gendre un papier, en lui disant : « Voici la dot de ma fille, lisez ! »

Le gendre se récria, pour la forme, déplia le papier et lut ce qui suit :

DOT DE MA FILLE

Education soignée, esprit juste, sens droit ! cela vaut bien 20,000 francs. — Ma fille n'est pas co-

amoureux s'adressaient les demandes et les réponses. Les grives et les ramiers en roucoulaient de toutes jolies. Enfin, au-dessus d'eux, sur les champs d'espérance en fleurs, l'alouette, dans le ciel, montait toujours plus haut pour dire sa chanson. On aurait dit que toute la nature chantait sa prière. Et moi j'ai fait la mienne aussi...

A six heures, on fut sous bois. Jamais la forêt ne m'avait semblé plus belle. Oh ! les bois ! les bois ! Il n'y a rien qui me réjouisse les yeux et me repose les oreilles comme les grands sapins. Au haut d'une branche, un écureuil grignotait une pive pour son déjeuner ; tandis que, plus bas, sur un cyprès à grappes jaunes, deux fauvettes, le gosier gonflé de chansons, jasaient comme des folles. Plus loin, sur les bords d'un ruisseau qui glougloutait à l'ombre, un rouge-gorge, en voletant de branche en branche, lançait ses « tirelies ». De tous côtés, la rosée pendait aux feuilles, et, le long des mousses touffues, piquetées de pain de coucou, nous avançons sans bruit.

— Voilà le coin ! dis-je à Louis. Voici nos sapins ! Heu ! ah !

La jument s'arrêta toute essouffée. On déchargea les outils et chacun se mit à l'ouvrage. L'endroit où nous étions était une sorte de petit vallon boisé. D'un côté, s'élevait une pente assez rapide, toute brunie par les aiguilles tombées des sapins ; de l'autre, se dressaient quelques rochers ombragés par des grands fayards. Au fond, entre deux, là où

passait le sentier, se trouvait une sorte de place vague, verte, humide, presque un marais sur terre glaise. De tout temps, il y a eu là du doux et même des gouilles, car mon grand-père nous disait déjà : « Ferait-il une chaleur à faire crier le diable à l'ombre, que ce serait toujours humide à cet endroit ». Il ne faut pas s'étonner si, à deux pas en dessous, il sort une source d'une fraîcheur... mais d'une fraîcheur à vous mettre les dents dehors.

On n'était pas là depuis dix minutes, que la scie grinçait déjà. Un quart d'heure après, le premier sapin venait en bas et s'éclaircissait de tout son long, la tête dans le pacot. Au bout d'une demi-heure, voici le second qui débague, en faisant son grand patatra de biais, au beau milieu d'une fourmière. Quant au troisième, quand on seia son billon, c'est moi qui le regus sur la jambe.

Comment ça s'est-il passé ? Je n'en sais trop rien. Tout ce que je me rappelle, c'est que, tandis que Louis et Hanz étaient à la scie, j'étais moi, en dessous à ébrancher les premiers troncs. Sans qu'on m'ait crié : gare ! j'ai entendu une forte craquée. J'ai voulu me sauver ; j'ai glissé et le billon m'est venu droit dessus et m'a broyé la jambe.

La semaine-attractions. — Cette fois, la saison de comédie, au Théâtre, est tout à fait engagée sur une très bonne voie. Les deux représentations de la semaine écoulée, de genres différents, ont eu grand succès. Mardi, c'était *La Carotte*, un amusant vaudeville ; jeudi, *Ruy-Blas*, le drame immortel de Victor Hugo. — Demain soir, dimanche, nous aurons une soirée de comédie vraiment intéressante : *L'Espionne*, de Sardou, et *Les Ingénus*, de Marcel Gerbidon, très goûtées toutes deux, il y a quelques jours, et fort bien interprétées. — Mardi, deuxième de *Ruy-Blas*, et jeudi, *Le Voleur*, de Bernstein, une nouveauté.

M. Tapie, au *Kursaal*, nous donne également, pour la semaine, un programme des plus alléchants. Signalons *Mme d'Haumont*, danseuse-chanteuse fort gentille ; les deux petits duettistes *Mignon*, de vraies porcelaines de Saxe ; *Miss Donald Doone*, une acrobate extraordinaire ; *Lanza*, l'homme crocodile, etc., etc. Une très amusante comédie, *Les Coteaux de Médoc*, et la *Fête des Narcisses*, au cinématographe, complètent un spectacle qui attire foule chaque soir.

Et maintenant que les personnes qui n'ont encore vu *Légionnaire par vengeance*, au Théâtre du Peuple, ne manquent pas l'une des deux représentations de demain dimanche, en matinée et soirée. Ce sont irrévocablement les dernières.

Que l'on n'oublie non plus la troisième conférence de M. Henri Thuillard, lundi, à 5 heures, au Casino-Théâtre. Elle a pour sujet : *Florence au XV^e siècle*. — L'esprit du siècle, la société. — Les Médicis et leur cour. — Savonarole. — L'état d'âme des artistes florentins. Illustrées de fort belles projections, ces conférences sont très courues.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

passait le sentier, se trouvait une sorte de place vague, verte, humide, presque un marais sur terre glaise. De tout temps, il y a eu là du doux et même des gouilles, car mon grand-père nous disait déjà : « Ferait-il une chaleur à faire crier le diable à l'ombre, que ce serait toujours humide à cet endroit ». Il ne faut pas s'étonner si, à deux pas en dessous, il sort une source d'une fraîcheur... mais d'une fraîcheur à vous mettre les dents dehors.

On n'était pas là depuis dix minutes, que la scie grinçait déjà. Un quart d'heure après, le premier sapin venait en bas et s'éclaircissait de tout son long, la tête dans le pacot. Au bout d'une demi-heure, voici le second qui débague, en faisant son grand patatra de biais, au beau milieu d'une fourmière. Quant au troisième, quand on seia son billon, c'est moi qui le regus sur la jambe.

Comment ça s'est-il passé ? Je n'en sais trop rien. Tout ce que je me rappelle, c'est que, tandis que Louis et Hanz étaient à la scie, j'étais moi, en dessous à ébrancher les premiers troncs. Sans qu'on m'ait crié : gare ! j'ai entendu une forte craquée. J'ai voulu me sauver ; j'ai glissé et le billon m'est venu droit dessus et m'a broyé la jambe.

Ah ! pauvres amis ! Vous pouvez penser si j'ai vu des étoiles et des chandelles. Sur le moment, je me suis cru flambé !

— Vite la barille ! que je crie à Louis. J'ai la jambe en briques. (A suivre.)